

## **L'autochtone dans l'oeuvre de Maurice Constantin-Weyer: une vision contrastée**

par  
François-Xavier Eygun  
Mount Saint Vincent University  
Halifax (Nouvelle-Écosse)

### RÉSUMÉ

Dans l'oeuvre de Maurice Constantin-Weyer, l'autochtone apparaît souvent, que ce soit comme «sauvage», dans les premiers romans, ou alors – dans des romans subséquents – comme «bon sauvage», qui aurait perdu, au contact des Blancs, ce qui avait pu faire sa spécificité et sa qualité.

### ABSTRACT

Native people appear quite often in Maurice Constantin-Weyer's work. In his first novels, they are seen either as "savages" or, in later works, as "good savages", who have lost their paradise at the hands of White people.

---

De 1904 à 1914, Maurice Constantin-Weyer vécut principalement au Manitoba, exerçant sans grand succès la profession d'agriculteur. Il y était arrivé avec une partie de sa famille, attiré comme beaucoup d'autres à cette époque par la publicité véhiculée en Europe qui décrivait l'Ouest comme un nouvel Eldorado. La Première Guerre mondiale allait ramener beaucoup de ces Français dans leur patrie quand le sens du devoir et une certaine désillusion quant aux mérites de l'Ouest canadien se furent imposés à leurs rêves de régénération canadienne.

---

\* Version remaniée d'une communication présentée au congrès annuel du Conseil international d'études francophones (CIEF) qui a eu lieu à Strasbourg (France) du 20 au 27 juin 1992.

La carrière d'écrivain de Constantin-Weyer commença en 1921 pour finir avec sa mort en 1964. Il écrivit plus d'une cinquantaine de volumes: romans, essais, pièces de théâtre, biographies, etc.; il fut aussi journaliste et traducteur. On ne s'intéresse plus guère à Constantin-Weyer aujourd'hui, sauf à la partie de son oeuvre qui raconte l'Ouest canadien, laquelle non seulement au Canada, mais en France aussi, lui a assuré un certain succès, puisqu'il reçut le prix Goncourt en 1928 pour son roman *Un homme se penche sur son passé*.

Pour le présent article, un échantillonnage de l'oeuvre de Constantin-Weyer, surtout celle qui traite du Canada, a été retenu. Il semble que plus l'écrivain s'est éloigné dans le temps de son séjour dans l'Ouest canadien, plus ce qui avait fait son originalité (de Jack London français) s'est émoussé, et que sa vie en France lui a fait perdre sa vision originale. Ses premiers romans et ceux que nous avons étudiés [*Vers l'Ouest* (1921), *La bourrasque* (1925), *Cavelier de la Salle* (1927), *Un homme se penche sur son passé* (1928)] dépeignent la vie dans l'Ouest autour des années 1850 à 1910, sorte de chanson de geste du premier peuple qui ne soit pas complètement autochtone: les Métis. Ceux-ci descendaient de coureurs de bois (de «voyageurs») principalement francophones (parfois aussi écossais) et de femmes amérindiennes. Ils formeront à leurs débuts, et non sans difficulté, une sorte de tribu qui tentera de trouver sa place auprès des tribus amérindiennes. Peu à peu, ils seront organisés, structurés par l'Église catholique et, par là, différenciés des «sauvages» avec qui ils s'affronteront pour des territoires de chasse de moins en moins giboyeux, au fur et à mesure de l'arrivée des colons blancs «pur sang» qui cultiveront la terre et rejeteront les Métis, population semi-nomade, du côté de leurs ennemis d'antan, les Amérindiens. Les premiers romans de Constantin-Weyer relatent donc la conquête des Amérindiens et de leurs territoires par les Métis et la déchéance de ces Métis et de leur mode de vie face à l'arrivée des colons, principalement anglo-saxons.

Suite à cette «épopée canadienne» qui va du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, Constantin-Weyer écrira dans plusieurs romans, notamment dans *Cavelier de la Salle*, les tout débuts de la colonisation française en Amérique (celle du XVII<sup>e</sup> siècle) et il y dépeindra les autochtones de façon très différente de celle utilisée dans ses romans sur l'épopée métisse.

Enfin, dans des romans subséquents comme *Un sourire dans la tempête* (1934) et *Le maître de la route* (1941), il est redevenu complètement européen et voit les autochtones comme des populations arriérées culturellement et proches d'une certaine dégénérescence, dégénérescence due en grande partie à l'arrivée des Occidentaux, avec lesquels tout contact, s'il est possible ponctuellement, ne peut mener, à plus long terme, qu'à l'incompréhension et à un assujettissement certain de la part du plus fort (le Blanc colonisateur) sur le plus faible (l'autochtone).

En résumé, la vision contrastée de l'autochtone véhiculée dans l'oeuvre de Constantin-Weyer se présente sous trois aspects différents. Le premier est de considérer l'autochtone (à travers le regard métis) comme un «sauvage» avec tout ce que cela a de péjoratif; puis, par un retour dans le passé et avec l'arrivée des premiers grands explorateurs, l'autochtone est représenté comme un «bon sauvage», non encore gangrené par la religion et donc proche de la nature et d'une sagesse que les Européens semblent avoir perdue. Finalement, dans une troisième période, l'autochtone survit à côté de populations colonisatrices qui l'ont repoussé dans ce que le terme sauvage signifie étymologiquement, c'est-à-dire celui qui vit dans les forêts, les bois. C'est encore en grande partie la situation actuelle. Mentionnons aussi que l'approche de Constantin-Weyer correspond à celle propagée par la culture française, à savoir le mythe du bon sauvage né d'un courant de pensée d'abord primitiviste et ensuite romantique, puis celui du progrès scientifique et social au XIX<sup>e</sup> siècle qui entrevoit un avenir radieux dans le futur et non dans le passé. Aujourd'hui, la mode écologique et la méfiance envers la technologie redonnent aux populations dites primitives une aura qu'elles avaient perdue. Il y a donc dans l'oeuvre de Constantin-Weyer une actualité de bon augure...

Il ne semble pas y avoir, chez Constantin-Weyer, d'autochtone qui soit directement l'instigateur principal de l'intrigue: il en subit toujours les conséquences. L'autochtone subit l'arrivée des Métis ou des Blancs et, même si parfois il tente de résister et repousse une première vague d'invasions, c'est pour mieux succomber à la seconde ou à la troisième. De plus, l'autochtone est décrit par un narrateur européen qui véhicule alors une ou des préconceptions, et ce n'est que très

rarement que sont rapportées des bribes de discours amérindiens. Pourtant, dans *Vers l'Ouest*, le premier roman de Constantin-Weyer, où il s'agit de l'histoire des débuts difficiles des Métis dans ce qui est le Manitoba actuel, un chef amérindien, le Loup, raconte sa version de l'histoire:

Dans un langage simple, mais ordonnant parfaitement sa pensée et ses raisonnements, il [le Loup] rappela que les Sioux avaient jadis accueilli avec courtoisie les ancêtres des métis. Ils les avaient emmenés avec eux à la chasse au buffalo, ils leurs avaient donné leurs filles en mariage... Puis lorsque les blancs et les métis avaient annoncé leur intention de s'établir sur les bords de la rivière Rouge, les Sioux avaient convenu de respecter le territoire choisi par leurs amis [...] Tout eût été pour le mieux si chacun se fût sagement contenté de tuer pour sa subsistance [...] (Constantin-Weyer, 1921, p. 21-22)

Naturellement les Métis, poussés en cela par les Blancs (et derrière eux des organismes tels la *Hudson's Bay Company*) vont décimer les bisons sur leur propre territoire et tenter d'aller chercher de plus en plus loin ces troupeaux de bisons qui sont aussi la principale ressource des tribus amérindiennes. D'où les conflits tels ceux qui composent le roman *Vers l'Ouest* et qui consistent (pour les Métis) à agrandir leurs terrains de chasse aux dépens des Amérindiens.

Il faut se rappeler que ces Métis étaient eux-mêmes à moitié amérindiens puisque leurs mères étaient des Amérindiennes enlevées de gré ou de force aux tribus avoisinantes:

Les femmes [...] disaient plus nettement encore que chez les hommes leur origine semi-indienne. A tel point que les quelques squaws de race pure, venues de leur tribu à la suite de quelques chasseurs aventureux, ne s'en différenciaient que par leur difficulté à comprendre le français que parlaient la plupart des hommes en obéissance aux volontés des missionnaires [...] (Constantin-Weyer, 1921, p. 11-12)

Cela donne un mélange de langues que tous les Métis semblaient pratiquer sans grande difficulté:

Ils passaient, d'ailleurs, au cours de la conversation, du cree au patois canadien-français, du patois canadien-français au sauteux, ou au chippeway, du chippeway au sioux et parfois, pour faire honneur à un métis d'origine écossaise, à l'anglais, qu'ils parlaient d'ailleurs mal et,

généralement, avec une certaine répugnance (Constantin-Weyer, 1921, p. 11).

Malgré ces liens de sang, ces mêmes modes de vie, ces possibilités de communiquer, entre Amérindiens et Métis, ces derniers ne veulent pas ou ne veulent plus être vus comme des «sauvages»:

[...] Plusieurs des sauvages restés dehors avaient des parentes parmi les femmes des métis. Ils furent invités à droite et à gauche.

Le Loup lui-même avait une nièce, une petite Dubois. Le père de la jeune fille l'amena à son oncle. Elle se mit à crier:

– Je ne veux pas être la nièce d'un sauvage!... je ne veux pas être la nièce d'un sauvage! (Constantin-Weyer, 1921, p. 21)

Cette haine du «sauvage» de la part des Métis est en grande partie due à la vision que les Blancs eux-mêmes avaient des Amérindiens (et aussi à la conquête de nouveaux territoires de chasse, ce qui était une question de survie pour les Métis), conception que plus tard les Blancs auront des Métis. Ce qui fera qu'à la fin du XIXe siècle, Amérindiens et Métis, qui partageaient un mode de vie assez similaire, s'allieront contre les Blancs (surtout les Anglo-Saxons) pour tenter d'empêcher l'Ouest canadien de tomber sous l'emprise d'Ottawa. Mais, tout comme les Métis s'étaient transformés en soldats pour s'opposer aux Sioux qui étaient décrits comme des bandits (Constantin-Weyer, 1921), les Blancs enverront l'armée pour combattre et vaincre les Métis qui étaient, eux aussi, vus comme des bandits. L'histoire se répéta en faisant du plus fort, du plus organisé socialement, du moins d'un point de vue occidental, le vainqueur.

Pour revenir au point de vue métis, et alors que la menace de l'arrivée des Blancs n'était pas encore sérieusement envisagée, L'Espérance, un personnage de *Vers l'Ouest*, résume assez bien la conception dominante de la conquête de l'Ouest et de la place laissée aux autochtones, malgré les tentatives de médiation et de traité:

[...] J'm'en avais douté que toute cette manigance avec les Sioux, ça revirerait à rien. Tant plus que tu leur fais du bien, tant plus qu'y t'fait du mal. Tans pus qu't'en tueras, tant pus qu'y t'laissera en paix.

[...] J'les connais. C'est du mauvais monde [...]  
(Constantin-Weyer, 1921, p. 52)

*Vers l'ouest* résume, dans ses aspects les plus négatifs, ce que fut la conquête des Amériques et la place laissée aux autochtones par des arrivants qui, sûrs de leurs bons droits et de l'excellence de leur culture, s'offrirent d'abord à assimiler et, par la suite, à exiler aux confins du pays, sinon à exterminer, ceux des autochtones qui refusaient les bienfaits de la culture occidentale. Il faut remarquer, toutefois, que cela semble être un principe universel et que la « médecine » imposée aux Amérindiens, puis aux Métis, le fut tout autant aux Canadiens français. Cela ne justifie rien mais semble prouver que les autochtones, qu'ils soient Amérindiens ou, plus tard, en partie de souche européenne – Acadiens, Métis francophones –, soient voués à l'assimilation ou à la marginalisation, dès que leur nombre et leur importance culturelle et économique n'augmentent pas ou n'augmentent plus, face à un groupe (ou une population homogène) qui est en pleine expansion.

Dans *Cavelier de la Salle* (1927), Constantin-Weyer devient encore plus historien et situe son intrigue dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle alors que les Français tentaient toujours de découvrir un passage vers les Indes et, par là-même, exploraient ce qui est aujourd'hui les États-Unis et le Canada. À cette époque, la colonisation n'avait pas encore réduit les autochtones à la quasi-disparition, et le contact entre Français et Amérindiens, présenté par le narrateur, se fait sous ce qui nous paraît être une lumière bien différente du précédent roman. Dans le roman du même nom, Cavelier de la Salle arrive au Canada, à Lachine, et sauve un Iroquois de la noyade. À partir de là, l'Iroquois fera découvrir au Français son pays et les peuples qui l'habitent. C'est l'occasion pour le narrateur de comparer deux cultures et, en les opposant, de décrire ainsi la vie amérindienne comme étant empreinte de sagesse et tout aussi organisée que la vie de n'importe quelle autre société. Le résultat de cette enquête ethnographique rejoint celui des Lettres persanes de Montesquieu et permet une critique de la colonisation blanche et de la religion:

Les Blancs pensent blanc, et les hommes rouges pensent rouge. La religion des Visages Pâles est bonne pour eux et nous en avons la preuve, puisque les Visages Pâles nous chassent, petit à petit, de nos terres. Mais elle est mauvaise pour les Indiens. Vois les Hurons. Je t'ai dit

assez souvent que la religion des Visages Pâles les avait tournés en chiens vaincus [...] (Constantin-Weyer, 1927, p. 128)

Constantin-Weyer se rapproche beaucoup de la vision du XVIII<sup>e</sup> siècle et du mythe du «bon sauvage» vivant en harmonie avec la nature, alors que l'arrivée des Blancs et d'un autre contrat social détruit cet équilibre. De plus, la redécouverte de la nature par Cavalier de la Salle est assez proche du modèle romantique mais sans les effusions de sang:

Délivré de toute fatigue, il pouvait, maintenant, donner son attention à ce chant d'en haut, qui condescendait à envoyer jusqu'à la terre quelques effusions d'harmonie.

– Fête des oreilles! songea-t-il.

Il ne se doutait pas que l'ascension lui permettait une fête égale des yeux (Constantin-Weyer, 1927, p. 86).

La Salle en arrive même à remettre en question son apprentissage: «[...] L'étude du parler iroquois passa, pour lui, les beautés classiques enseignées, jadis, par le professeur des Humanités, au collège de Rouen [...]» (Constantin-Weyer, 1927, p. 82)

Si ce roman de Constantin-Weyer décrit, inexorablement, la colonisation blanche en Amérique du Nord et dépeint l'autochtone non encore colonisé, et si la narration est celle de Cavalier de la Salle et de sa découverte du «bon sauvage», la place laissée au discours du chef iroquois, soit directement, soit par l'entremise du narrateur, présente le point de vue de l'autre, de l'autochtone. Ce dernier condamne la cupidité des Blancs:

[...] Il est venu, chez mon peuple, des Robes Noires qui apportaient des paroles de paix. De ces Robes Noires, j'ai appris le parler de mon frère... J'ai appris aussi que, derrière les Robes Noires, il vient des hommes blancs, qui traversent le Grand Lac Salé, avec des bateaux grands comme des villages et ailés comme des mouettes... Et ces hommes, qui prétendent suivre la religion de paix des Robes Noires, n'enterrent pas la hache de guerre... Mais ils viennent à nous, et nous disent: "Maudit sauvage! ta terre est bonne, nous allons te la prendre"... Alors il nous faut aller plus loin, vers le Soleil Couchant [...] (Constantin-Weyer, 1927, p. 74-75)

Cette description d'un monde en voie de disparition ne se fait pas sans une certaine nostalgie, mais Constantin-Weyer l'explique par ce qu'il croit avoir étudié dans ce qu'on appelait à

l'époque les sciences naturelles, et qui consiste en la victoire du plus fort sur le plus faible. Toute l'oeuvre de cet auteur est animée par ce principe et, que ce soit le combat des hommes pour posséder la femme ou celui des animaux pour posséder la femelle, ce sera toujours le plus fort qui emportera la mise. La colonisation de l'Amérique du Nord suit le même principe, et l'autochtone, malgré l'exemple d'harmonie qu'il représente entre l'homme et la nature, devra disparaître, comme d'ailleurs l'histoire l'a prouvé.

En dernier lieu, et à travers des romans publiés plus tard dans sa carrière: *Un homme se penche sur son passé* (1928), *Un sourire dans la tempête* (1934) et *Le maître de la route* (1941), Constantin-Weyer propose une vision assez pessimiste des rapports entre l'autochtone et le Blanc colonisateur, vision qui semble s'être confirmée depuis. Dans le roman qui a valu à l'écrivain le prix Goncourt, le narrateur rencontre par hasard des Amérindiens et écoute, caché, leur conversation:

– Cependant, fils! garde-toi de te mêler des querelles des hommes blancs... Qu'ils se déchirent entre eux, il en restera toujours assez.

– Ouah! mon père est sage.

[...] Et puis, il n'y a qu'une chose qu'un homme de notre peuple ne peut pas comprendre, c'est, tu le sais, le "pourquoi" d'un homme blanc... (Constantin-Weyer, 1928, p. 224 et 226)

Dans *Un homme se penche sur son passé*, l'Amérindien semble avoir disparu de l'intrigue, et il est assez symptomatique que le narrateur, qui est aussi le personnage principal, doive non seulement se perdre dans la forêt pour retrouver des autochtones, mais aussi se cacher pour écouter leur conversation. Quant au dialogue rapporté, il illustre l'incompréhension et finalement l'isolement entre les différentes ethnies. Selon Constantin-Weyer, toutefois, les responsables de cet état de faits sont les Anglo-Saxons: «[...] Certes, les Sioux détruits par la race anglo-saxonne avaient en eux d'autres ressources civilisatrices» (Constantin-Weyer, 1928, p. 23). Ces ressources civilisatrices ne sont pas alors envisagées mais, dans un roman subséquent dont l'action se passe en Afrique, Pascal, le personnage principal, tout en précisant à sa maîtresse ce que fut, ce qu'est l'apport de la culture occidentale aux autochtones, va mentionner ce que peut être une de ces perspectives:

[...] Pascal lui expliqua que le noir n'était nullement un être inférieur, mais qu'il le devenait fatalement s'il était gâté par le contact malfaisant d'Européens corrompus. Pascal était persuadé que notre civilisation ne convenait pas à la race de Cham, que celle-ci avait d'autres besoins que les nôtres, et qu'en leur imposant rigidement notre propre idéal, on faisait fausse route [...] (Constantin-Weyer, 1941, p. 224)

Perspective qui est aussi un retour au mythe du bon sauvage, où celui-ci propose à l'occidental un autre rapport au monde, qui est on ne peut plus d'actualité:

Quoi d'étonnant, au surplus, à ce que les noirs, même christianisés, continuassent à considérer le vent, la pluie et le soleil comme des puissances à respecter. Pour l'Européen, la saison des pluies était une calamité, mais l'homme de la Nature savait que sans elle il n'y aurait ni herbe, ni fruit, ni animaux, ni hommes [...]

[...]

À ces moments-là, Pascal et Rolande étaient bien près d'adorer, comme le faisaient les Noirs, le Vent, le Soleil, la Pluie et la Foudre (Constantin-Weyer, 1941, p. 225).

On découvre là un Constantin-Weyer tentant une allégorie presque virgilienne et panthéiste du rapport de l'homme à la nature, où celui-ci remet en question l'oppression du christianisme. Ce christianisme, qui se débat dans la dichotomie de la parole opposée aux actes (l'amour de l'autre comme frère ou soeur est en effet en contradiction avec sa spoliation), a permis d'oublier le rapport à la nature (tellement redécouvert aujourd'hui), et, chemin faisant, a perpétué une forme de génocide de l'autochtone. Il faut toutefois se rappeler que Constantin-Weyer ne se faisait guère d'illusion sur la Nature et les sociétés qui l'habitent: le plus fort, qui qu'il soit, et quelles que soient ses moeurs, l'emporte toujours sur le plus faible, et il ne reste alors que les yeux, et quelquefois les écrits, pour le regretter.

#### BIBLIOGRAPHIE

CONSTANTIN-WEYER, Maurice (1921) *Vers l'Ouest*, Paris, La Renaissance du Livre, 251 p.

\_\_\_\_\_ (1925) *La bourrasque*, Paris, Les Éditions Rieder, 249 p.

\_\_\_\_\_ (1927) *Cavelier de la Salle*, Paris, Les Éditions Rieder, 285 p.

\_\_\_\_\_ (1928) *Un homme se penche sur son passé*, Paris, Les Éditions Rieder, 228 p.

- \_\_\_\_\_ (1934) *Un sourire dans la tempête*, Paris, Les Éditions Rieder, 241 p.
- \_\_\_\_\_ (1941) *Le Maître de la route*, Genève, Éditions du Milieu du Monde, 254 p.
- DAUPHINAIS, Luc (1991) *Histoire de Saint-Boniface* (tome I: *À l'ombre des cathédrales, des origines de la colonie jusqu'en 1870*), Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 335 p.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1991) *Histoire de Lynx*, Paris, Plon, 360 p.
- MOTUT, Roger (1987) *Maurice Constantin-Weyer, écrivain de l'Ouest et du Grand Nord*, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 187 p.
- VIAU, Robert (1989) «Discours révolutionnaire et discours romanesque: Louis Riel et les révoltes des Métis», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 1, n° 2, p. 197-212.
- \_\_\_\_\_ (1991) «Le combat pour la vie: les premiers romans "canadiens" de Maurice Constantin-Weyer», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 3, n° 2, p. 245-268.

(Acceptation définitive en février 1993)